

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 12

Artikel: Pique-nique
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

veille. A six heures, la livrée et les fourgons de ces fournisseurs viennent prendre possession de la salle à manger. La maîtresse de la maison ne fournit que la table et conserve dans sa poche la clef de toutes ses armoires. Le repas est servi par les envoyés du restaurateur qui sont en habit noir et en cravate blanche. Un quart d'heure après le dessert, ces envoyés enlèvent la vaisselle, le linge et balayent la salle à manger. Il n'y a point trace de dérangement dans l'appartement.

On mange partout la même chose, tous les plats étant toujours apportés des mêmes usines culinaires. Celles-ci ont même étendu leur cercle d'affaires à la province. Evidemment, la cuisine ainsi faite ne relève plus de l'art; ce n'est plus qu'un trafic qui finira par entraîner la disparition des cuisiniers habiles.

Mesdames.

Si vous avez lu nos divers journaux, depuis quelques semaines, vous aurez sans doute remarqué que partout on récrimine au sujet des inconvenients que vos coiffures, plus ou moins monumentales, offrent au théâtre. Nous ne voulons pas y revenir, mais à ce propos, nous demandons si vous connaissez l'origine de tant d'excentricité, dans cette partie de votre toilette. Il est fort probable que non.

EH bien, nous allons vous le dire.

En 1748, un rhinocéros de Sumatra arrive à Paris, et soudain les femmes le font passer de son état sur leurs têtes.

Après les chapeaux rhinocéros, les chapeaux Ramponneau, bientôt remplacés par les chapeaux à la Wauxhall du faubourg St-Germain, qui rappellent la vogue obtenue par cet établissement, ouvert en février 1770; puis viennent les coiffures à la Dauphine, à la Montauchel, à la quésaco, à l'urgence, au cabriolet. Puis les panaches mis à la mode par la gracieuse et infatigable Marie-Antoinette.

A cette époque, les dames françaises étaient si empanachées qu'elles ne trouvaient plus de voitures assez élevées pour s'y placer, et on les voyait souvent pencher la tête à la portière. D'autres prenaient bravement le parti de s'agenouiller pour ménager le ridicule édifice qui les surmontait.

C'est encore à cette époque que parurent les coiffures qui représentaient des jardins anglais, des montagnes et des forêts.

De 1774 à 1779, on cite parmi les modes les plus ridicules les chapeaux :

Demi-hérisson, à l'étrigme, à la Zinzarra, à l'économie du siècle, à la pierrot, les parterres galants, les calèches retroussées, les Thérèses à la Vénus pélerine, les bonnets anonymes, les baigneuses à la frivilité, au berceau d'amour, au mirliton, à la Belle-Poule, au compte-rendu, aux relevailles de la reine, à la brouette du vinaigrier, au globe de Paphos, et enfin les chapeaux à la Caisse d'Escompte, qui parurent en 1784, au moment où cette caisse suspendit ses paiements. Naturellement, ces derniers n'avaient pas de fond.

Sous Charles X on avait les turbans à la sultane et les bibis microscopiques. Ces derniers reparurent même plus tard.

Sous l'Empire, ce que l'on appelait un chapeau était un petit meuble encadrant tout le visage et couvrant la tête, enveloppant même la nuque dans un arrangement savant qu'on appela bavot, avec de beaux rubans formant un gros nœud sous le menton. Ce petit échafaudage pouvait valoir de 30 à 40 francs.

Onna veindzance.

On ne dévesavé pas onco dé teri avau lé villèse casernè po lé z'aguelhi à coutset dé la Ponthaise io san ora. L'étai dào bon temps io

on arrosavé son rata à la Tornaletta ào tsi lo péré Bize.

On tsautemps, dein n'a compagni, coumeindaiè pè on capiteno daò Vully, sè trovavè po passà l'écoula on bordzai dè Fraidévela, Guste à la Madelon, qu'est z'aozu moo dù cein. Stu Guste, qu'étai prao galé luron, quand bin n'avai lo thoraxe què pè lè pí qu'iran asse pliatis què dài fonct, sè rappelavè cein que son père l'ai avai de devant dé parti : « Acuta, mon vallet, ne tè pressé jamé quand te saret lè; mè su tegnai ein derrai pertot et mein su adi bin trovà. »

Ein bon vallet, Guste fasai cein que pouavè po ne pas désobéi à n'on vilho chasseu à tsévau.

Assebin, lo matin, l'ai arai zu lo fù à sa palliesse, que n'arai pas châotâ frou dào lhi dévan que lo caporat ne l'aussé sécano dou aò trai iadzo. Tâtsivè adi dè sè teri lè patté d'ài z'appet, po cein que nào iadzo su dix sè presentavè coffo du lo pompon ai solà.

Quand l'oessai lo « gard'à vous » reinfattavè à la couâite sa pipa dein son schako, sein pire la détiendrè, mimameint qu'on dzo que parardavont ein vela, sa tignasse à risquâ dè preindrè fù. Se montavé la garda, s'esquivavè po baire quartetta, pu s'eindroumessai à n'on carro et ronceliavè quemin on toupin. Enfin quiet, lè fasai totè et iena per dessu. Assebin ne faut pas itré ébahi se lo capiteno et li étan quemin biau-fe et balla-mère : ne pouavâni sè vaire, ni sè cheintrè. Dù la première se-nanna, lo capiteno l'avai einvoyi lodzi aò violon, que cein coumeincivè à l'eimbétâ.

Vers lè derrai dzo, l'a éta ben'aise quand san parti onna vêprà, po fèrè la petita dierra et cantounâ dào côté dè Montprevayre. Sè rédzoessai tant dè tsandzi dè cutse que l'arai mi amâ dremi à croupeton ào maitain d'na froumelhira què dè rétornâ lè lan.

Quand l'an zu prao ferralhi quantia Corçalla, l'allan cutsi la mima né à Penay, dein lé grandzè. Coumein, n'avan pas mau vouedi dé demi-po, ressivan ti on bet dé tronc, quand, vers la miné, lo capiteno que fasai 'na rionda devant d'allâ sè réduire, réchai dai z'oodré dû Lozena, po reintrâ subitamein ein caserne. Fâ souna la générala et quart d'haôre aprî, avoué on falot que lo syndique Gavelhiet l'ai avai prâta, tracivè devan sè z'hommé dein lo bau dà Dzorat.

Vo zé de que l'étai Vulliérâ, et vo sédé que pè Cudresin n'an min dé bou dà Dzorat. Noutron capiteno n'ein avai jamé oïu parlâ. Adon, martivè le premi, drâi devant li, sein s'apéchâide que s'infonçavè adi plie prévon dein lo labyrinth. On ne l'ai vayai gotta et son falo ne fasai qué dé l'eimbornâ.

Yon que rizai dézo capa, l'étai Guste, li qu'avai passâ d'ai z'hiver, perquie, à dépondrè dai sapallè et traire d'ai troncs. Mâ lo sorcier ne pipavé pas lo mot.

Ao bet d'n'haôra lo capiteno, tot essoelliâ, s'arrîte on momeint po dévezâ avoué on sergent et reimmodé dé plie ballâ. Demi'haôra aprî sè r'arrêtè franc, po sè concertâ avoué sè lieutenein : « Mè pourro z'amis, que lâo dit ein sè grattéent lorolhie, ne sein einreimblliâ ein première. S'agit dé trovâ dé suite cauquon por no salhi d'ice; sein quiet ne répondou dé rein. »

Lou sergent-majo que lè z'atiutavè s'aprousté ein laô desein tot à la bouna :

— Ne l'ai a qu'on Dzoratâ que pouessè no remettre su lo bon tsemin.

— T'as résom. Et bin, fâ vito salhi devant lou front, ti lè Dzoratâ dè la compagni.

Ne sè trovavè qué Guste à la Madelon, que s'aminè ein rizoteint devant lou capiteno que l'ai fâ, ein sè traisein lè pa de sa barba :

— Se te no sauvé d'ique, l'ai ara onna bouna botolhie ein rarouvein et t'aozri rétovâ ton lhi sta né.

— L'ai a prau grandteimps que vo mé tenidè à la salla dé police et aô cachot; ora lè à mon tor à vo teni dein lè bou daò Dzora! Atteindè-pi.

Et m'einlévine se n'an pas dû passâ per io Guste à la Madelon l'a volhui; et nè qué vers lè midzo que san r'arrouvâ à Lozena, ti voueinnâ et lè boué vouaisu. O. C.

Pique-nique.

En tout temps, mais surtout pendant la belle saison, Dinard possède une colonie anglaise assez importante, colonie composée de familles aisées qui s'installent sur la jolie plage bretonne pour prendre des bains et pour contempler la mer. Outre les étrangers, de nombreux Français viennent s'y fixer; Anglais et Français se lient, se réunissent pour se distraire en commun et, reconnaissants, les Anglais sont des maîtres dans l'art de se créer des distractions.

Cette année, les familles de Dufreville, Laribois, de Peyrol s'étaient rencontrées avec lord Vyton et ses nombreux enfants, les familles Brakson, Maxford. Dans cette société choisie, quelques célibataires étaient admis : un jeune poète déjà renommé, qui venait tous les ans passer la saison à St-Enogat, et quelques officiers de la garnison voisine.

Chaque jour, c'étaient des distractions nouvelles : parties de pêche, de lawn-tennis, promenades en mer, excursions dans les environs; lorsque le temps ne permettait pas de sortir, thé et jeux divers, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Pour varier, Pétrus, le poète, avait proposé un déjeuner en pique-nique à la campagne, au bord de la mer, proposition qui avait été adoptée à l'unanimité. Chacun devait apporter son plat, garder le plus grand secret sur sa nature, la surprise devant être le principal attrait de ce repas champêtre.

Chaque maîtresse de maison s'était ingénierie pour trouver un mets sortant de l'ordinaire; les cuisinières s'étaient surpassées : le pique-nique promettait des surprises culinaires délicieuses.

La veille, le poète se rendit chez la comtesse de Dufreville.

— Je viens prendre congé de vous, lui dit-il, et vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pourrai pas assister au pique-nique. Je suis obligé de partir ce soir.

— Comme c'est regrettable ! s'écria la comtesse.

— De graves intérêts me forcent à retourner à Paris.

— Vous ne serez pas des nôtres, vous qui avez eu l'idée du pique-nique ?

— J'en suis désolé.

— Nous comptons sur un poème culinaire.

— Je fournirai mon plat, néanmoins, dit le poète en souriant. Je suis sûr que vous réserverez à toute la société une surprise du meilleur goût. A quel mets vous êtes-vous arrêtée ?

— Oh ! je ne dois pas le dire.

— Puisque je pars.

— C'est vrai; vous me garderez le secret ?

— Je le jure.

— J'ai un superbe faisan que mon mari m'a envoyé.

— Un faisan ! s'écria le poète; ne faites pas cela.

— Pourquoi ?

— Je viens de rendre visite à madame Laribois; c'est son plat.

— Ce n'est pas possible !

— Hélas ! si.

— Quelle fâcheuse coïncidence.

— Vous devriez changer de mets, reprit Pétrus; deux faisans, ce serait trop; cela ne serait plus original.

— Sans doute; que faire ?

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Avec plaisir.

— Substituez au faisan un cochon de lait.

— C'est une idée !

— Personne n'y pensera.

— C'est probable.

— Et votre plat aura le mérite de ne pas être banal.

— Vous me sauvez ! s'écria la comtesse; il n'y a que les poètes pour avoir de l'imagination.

— Vous me flattez, répondit modestement Pétrus.

— Je vous remercie mille fois.

— Vous êtes mille fois trop bonne, cela n'en vaut

pas la peine, reprit le poète qui prit congé de la comtesse.

Il se rendit chez Mme Laribois, femme d'un riche banquier.

— Madame, dit-il, je viens prendre congé de vous.

— Vous nous quittez ? demanda Mme Laribois.

— Pour quelque temps ; de graves intérêts m'y obligent.

— C'est fort ennuyeux.

Ce qui me contrarie le plus, c'est que je ne pourrai pas assister au pique-nique.

— Votre œuvre. Ne pouvez-vous pas ajourner ce départ ?

— Impossible. Le pique-nique sera des plus réussis, il paraît que ces dames se sont surpassées. Puisque je serai absent, ne serai-je pas trop indiscret en vous priant de me dire quel plat vous emportez ?

— Je veux bien satisfaire votre curiosité, à la condition que cela restera entre nous.

— Je serai muet comme la tombe, répondit gravement le poète.

— Je compte sur votre discréetion ; eh bien ! dit Mme Laribois en baissant la voix, j'emporte un pâté d'alouette.

— Comme je suis heureux d'être venu ! s'écria le poète, c'est le plat de la comtesse de Dufreville ; elle vient de me le dire à l'instant.

— Quel contre-temps ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

— Heureusement que je vous ai prévenue à temps ; vous pouvez encore changer.

— Mais quoi prendre ?

— Voulez-vous me permettre de vous conseiller ?

— Faites.

— Dans un pique-nique, il faut autant que possible que chacun apporte un plat différent ; je crois que j'ai trouvé un mets auquel personne ne pensera.

— Dites vite ; vous me faites languir.

— Achetez un cochon de lait.

— Bravo ! l'idée est excellente !

— Je la donne pour ce qu'elle vaut.

— Elle vaut son pesant d'or !

— Non, c'est trop, c'est trop, dit le poète en baissant les yeux, et il se retira pendant que Mme Laribois l'accabait de remerciements.

Il vint chez mistress Brakson, femme d'un colonel de horse-guards en retraite.

— Obligé de partir tout de suite pour Paris, je viens vous faire mes adieux, dit-il.

— Ah ! dit mistress Brakson qui parlait assez difficilement le français, vous partez sans venir au pique-nique ; ce était abominable.

— Croyez, madame, que je regrette vivement.

— Et moi, encore plus.

— Je me réjouissais d'être des vôtres ; connaissant votre bon goût, je me délectais à la pensée du déjeuner de demain. Quel plat comptez-vous offrir ?

— Vô savez que ce était défendu.

— De dire aux autres ; mais, moi, je pars.

— Vô partez, bien sûr ?

— Ce soir.

— Je emportais un plum-pudding.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria le poète.

— Pourquoi ?

— C'est le plat de madame Laribois.

— Le plat de madame Laribois ! ce était abominable !

— C'est comme cela. Il ne peut pas y avoir deux plum-puddings.

— Nô, ce ne serait pas convenable. Je suis très mal à mon aise.

— Voulez-vous me permettre de vous tirer d'embarras ?

— C'oment donc ! avec bonheur !

— Il vous faut un plat auquel nul ne songera.

— Yes ; c'est cela que je vôlais.

— Prenez un cochon de lait.

— Un cochon ? Ce ne sera pas shocking ?

— Pas du tout ; un pique-nique est un déjeuner sans façon.

— Vô avez raison ; je prendrai le cochon ; je vô suis très reconnaissante.

— Il n'y a pas de quoi, dit le poète qui se rendit chez les autres invités, chez lesquels il renouvela la même comédie ; il se fit renseigner sur le plat choisi, le fit changer contre un cochon de lait et, heureux d'avoir servi à ses amis un plat de sa façon, il partit.

L'endroit désigné pour le déjeuner était situé à dix kilomètres de Saint-Enogat ; à l'heure dite, tous les invités arrivèrent ; les jeunes filles ravissantes dans leurs fraîches toilettes d'été, procédèrent à une installation sommaire sur l'herbe, pendant que chacun sortait avec mystère le plat choisi, soigneusement dissimulé dans le coffre de chaque voiture.

— A table ! s'écria lord Vyton.

Le domestique de la comtesse apporta un superbe cochon de lait, celui de Mme Laribois, un autre, et ainsi de suite, au grand ébahissement de tous. Ce fut d'abord un éclat de rire général, auquel succéderent la stupéfaction et le dépit d'avoir été mystifiés.

— Rien que de ces vilaines bêtes ! s'écria mistress Brakson, ce était affreux.

— C'est-à-dire, ajouta un capitaine de dragons qui avait apporté du champagne, les garçons devant fournir le liquide, que, autant d'invités, autant de...

— Vous, soyez convenable ! s'écrierent les dames furieuses.

EUGÈNE FOURRIER.

Où s'en va la littérature.

On lit dans le *Voleur*, de Paris :

« Nous avons eu, cette année, pendant les trois jours du Carnaval, une véritable débauche de confetti. On a vu des libraires, et non des moins connus, s'établir marchands de ces petits bouts de papier, parfois bien obsédants. A l'étalage où, d'ordinaire, s'alignaient les livres bleus, blancs, rouges, verts et jaunes, s'entassent les petits sacs également bleus, blancs, rouges, verts et jaunes. Les confetti, visiblement, ont été découpés dans les couvertures.

» L'emploi, sans doute, était inattendu, mais il faut reconnaître qu'on produisait beaucoup trop depuis quelques années. Tant d'écoles littéraires sollicitaient le public qu'il ne savait plus où donner de la tête. Les éditeurs, surchargés, étaient impuissants à placer leur marchandise. Les livres, maintenant, ne vont plus autant chez l'épicier ; il y a tant de journaux qui fournissent, pour le poivre et la canelle, de si excellent papier qu'on délaisse les vieux bouquins. Et des stocks considérables, des éditions entières de chefs-d'œuvre restaient ainsi en magasin.

» Le confetti est arrivé juste à point pour empêcher le krach du livre. A quelque chose malheur est bon. Les libraires, prompts à tâter l'opinion, ont suivi le goût du public, et ils lui ont servi ainsi, en toutes petites tranches, en rondelles imperceptibles, les livres d'une digestion un peu difficile. En ces trois jours, des milliers de volumes ont été, de la sorte, enlevés, et il y a telles œuvres remarquables auxquelles personne ne songeait quand elles étaient en magasin, et qui, découpées en confetti, ont passé dans toutes les mains et sur tous les visages. Des auteurs, hier encore ignorés, ont enfin vu la lumière. Leurs noms n'en sont pas plus connus pour cela, mais leurs œuvres, présentées sous le jour qui convenait, ont pu être ainsi acceptées... »

Gelées du printemps. — Parmi les différents procédés dont se servent les horticulteurs pour protéger les jeunes plantations contre l'action désastreuse des gelées tardives d'avril et de mai, il en est un, encore peu connu, qui paraît donner des résultats excellents ; c'est celui qui consiste à arroser fortement les plantations menacées de gelée.

L'eau, comme chacun le sait, conserve sa chaleur beaucoup plus facilement que la terre, et arroser la terre et les plantes, c'est en somme les réchauffer ; c'est aussi les mettre en état de produire de la vapeur d'eau, et, la vapeur d'eau, elle aussi, forme un écran contre le rayonnement.

Si la vapeur d'eau disparaît de l'atmosphère, chaque nuit serait glaciale et la végétation ne durerait guère. Il est donc indiqué, quand, au printemps, il y a des menaces de gelée, de procéder à un arrosage très complet des plantes et plantations qu'on veut protéger.

Le conseil a déjà été mis en pratique par diffé-

rents cultivateurs des deux côtés de l'Atlantique, et on connaît un nombre considérable de cas très probants établissant de la façon la plus certaine l'action bienfaisante de ces bains ou arrosages, les plantes arrosées échappant à l'action destructive de la gelée et les plantes voisines, non arrosées, de même espèce et de même âge, y succombent. C'est du reste un essai facile à faire.

(*Le Tout-Savoir*)

Petits conseils.

Gants. — Pour nettoyer les gants blancs glacés sans faire usage de la benzine, on recommande une solution de savon dans du lait chaud.

Pour un demi-litre de cette solution, on ajoute de la neige obtenue avec un blanc d'œuf et on y verse ensuite quelques gouttes d'alcali volatil.

Les gants sont étendus sur la main et on les frotte avec un chiffon de laine.

Pour que la peau reste souple et molle, on laisse les gants sécher dans l'obscurité.

Laiton. — Pour nettoyer le laiton, on emploie quelquefois un acide ; mais ce procédé est mauvais, car le laiton, redéveut terné après un temps très court. Il vaut mieux prendre de l'huile d'olive ou du tripoli très fin, puis laver à l'eau de savon. Le laiton reprend son poli et conserve son brillant.

Peau de chamois. — Pour nettoyer la peau de chamois qui, à force de nettoyer l'argenterie et la verrerie se salit, préparez une solution de savon avec de la soude en petite quantité, et laissez-y la peau pendant deux heures, après quoi vous rincez dans l'eau de savon tiède. Pour finir, tordre dans un linge et sécher vite. Ne jamais employer l'eau pure qui dure la peau. (Science pratique)

Nous prenons la liberté de reproduire ci-après, à l'intention de ceux de nos lecteurs du canton qui n'ont pas lu le *Feu-follet*, publié à l'occasion de la charmante fête japonaise de mardi et mercredi, les magnifiques vers envoyés à ce journal par M. le professeur Georges Renard :

Bonté.

Aimez-vous l'or des blés, lorsque l'été vermeil
Fait onduler au vent leur chevelure blonde
Et cache le sein nu de la plaine féconde
Sous ce manteau tissé des rayons du soleil ?

Aimez-vous l'or des bois, quand l'automne pareil
Aux plus prestigieux coloristes du monde,
Répand sur la verdure ardente et moribonde
L'éclat oriental du jour à son réveil ?

Aimez-vous l'or des fleurs printanières qui naissent
Sur les grêles rameaux des genêts et paraissent
Autant de papillons prêts à prendre l'essor ?

Moi, j'aime les blés mûrs, le bois roux qui frissonne,
Et les genêts en fleur. Mais vive le cœur d'or
D'où l'exquise chaleur de la bonté rayonne !

GEORGES RENARD.

Concert Ketten. — Ce concert, annoncé pour mardi prochain, sera certainement l'un des plus remarquables de la saison. Chose rare, nous ne voyons au programme que du chant. Dans la seconde partie, nous entendrons une œuvre nouvelle, *Rosette*, idylle musicale. L'auteur de ce plaisant opéra comique, M. de Seigneux, en a tiré le sujet d'une nouvelle de M. Alfred Ceresole, *En cassant les noix*.

Théâtre. — Jeudi, la représentation de *Sévero Torelli* a été un triomphe pour la sympathique bénéficiaire, Mme d'Ahis. Jamais encore cette excellente artiste n'avait excité à tel point l'enthousiasme des spectateurs.

Demain, dimanche, au bénéfice de Mme Marley,

Les deux gosses. — Jeudi, première représentation de : *Les enfants du capitaine Grant*, pièce féérique en 5 actes et 13 tableaux, de MM. Jules Verne et d'Ennery.

L. MONNET

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard